

NORMAL

# L'histoire de la dissidence revue par un dissident

L'écrivain Paul Goma, auteur d'un roman « Les chiens de Mort » (Hachette 1981), adhérent de la charte 77, aujourd'hui exilé à Paris donne son point de vue de Roumain sur l'« Histoire de la Dissidence » qui vient de paraître aux éditions du Seuil.

« Encore un livre sur la dissidence ? » se demandent Jean Chiama et Jean-François Soulet, prévenant ainsi une éventuelle question en forme de refus des lecteurs français. N'étant pas français, je me suis demandé : « Mais eux, les auteurs, qu'auront-ils compris, et combien ? ».

Je le confesse, humble et reconnaissant : *Histoire de la dissidence* peut être considérée comme la première vraie histoire de cette Histoire déjà faite (il fallait encore la consigner), les mains nues, sur et contre le mal absolu, le communisme. Je ne pense pas que la réussite des auteurs soit due au fait qu'ils « ne sont ni sociologues, ni journalistes, mais disciples de Cléo », pas non plus à leur seul souci « d'inventorier et de passer au crible les différentes sources d'information » ; même pas à leur conclusion : « Le phénomène de la dissidence (...) marque de manière décisive l'histoire de ces pays d'Europe de l'Est socialiste et oblige l'Occident à en tenir compte ». Ce sont là les effets, or je pense à la cause : la normalité des auteurs, état si rare aujourd'hui.

Cherchant à expliciter « le concept de la dissidence », les auteurs écrivent : « Dès la période moderne, il (le terme) désignait tous ceux qui étaient en désaccord (étymologiquement : qui siègeaient à côté) avec une Eglise officielle, tels les presbytériens en Angleterre. (...) Ainsi repris dans son sens originel, le terme s'applique bien à l'attitude réservée ou franchement critique d'une partie de la population (...) envers la doctrine et la politique officielle ».

Vrai. Mais insuffisamment. Étymologiquement, le mot vient du latin *dissidentia*, mais il ne recouvre pas seulement le sens de scission, de séparation d'avec une « Eglise officielle », il a aussi et surtout un sens quantitatif (d'une profonde signification qualitative) : *dissidence* = une minorité par rapport à la majorité qu'on a quittée, (« une partie de la population » s'entendant généralement, en français comme en russe ou en roumain, par « moins de la moitié », dont la minorité).

Or, c'est justement cette acception (correcte) de la dissidence qui est rejetée par les « dissidents » eux-mêmes. A juste titre :

— depuis le putsch appelé par euphémisme « Grande Révolution socialiste d'octobre », « l'Eglise officielle » a toujours et partout été minoritaire, elle a imposé à la majorité non pas ses idées mais sa force (et quelle force !).

— depuis ledit putsch, la majorité a résisté par les armes, la parole, d'autres formes du refus et il ne peut donc s'agir d'une scission (« dissidence ») intervenue après l'auto-intronisation de l'Eglise communiste ;

— des dissidents ont été les artisans du Printemps de Prague, mais seulement d'un point de vue qualitatif : ils souhaitaient un « socialisme à visage humain » c'est-à-dire le même but atteint par une autre voie - en revanche, dissidents, ils ne l'étaient pas... quantitativement, puisque tout le pays se trouvait à leurs côtés.

C'est les Occidentaux qui se sont



16 novembre 81. Arrestations sur la Place Rouge.

empressés de coller un nom sur un phénomène qu'ils ne comprenaient pas, pour ensuite, lorsqu'ils ont commencé à le percevoir, le glisser dans le lit de Procuste. Les « dissidents » russes se définissent par le mot *inakomyshlennichii*, c'est-à-dire « ceux qui pensent autrement ». Par ignorance, les Occidentaux ont interprété cet « autrement » au premier niveau, alors qu'une traduction exacte du russe serait : « ceux qui pensent contre » (ou « ceux qui, malgré tout, pensent par eux-mêmes ») ; par mauvaise foi, les Occidentaux ont appliqué l'étiquette de « dissidence » à un phénomène qui risquait, horreur ! de désespérer Billancourt.

## PARTISANS ET FLICS EN SOUTANE

C'est à juste raison que Boukovski refuse le terme de « dissidence » et propose celui de *résistance*. Tout en l'acceptant (ainsi que celui utilisé par les Roumains qui se définissent *opozants*), je me permettrais d'avancer, non pas un autre terme (il n'y en a déjà que trop), mais un simple mot, éclairant sur l'occurrence, le mot *normal*. De nos jours alors que « l'*homo sovieticus* » risque d'envahir la planète (pas seulement avec ses chars et pas seulement en langue soviétique), ceux qui ont le courage de résister, de s'opposer de ne pas céder au mal, de penser par eux-mêmes, ceux-là tendent à un état de normalité.

Persuadé qu'on parlera normalement du livre des... normaux Chiama et Soulet, je me permettrais, en tant que Roumain, d'en compléter l'in-

formation et, dans quelques cas, d'en corriger l'interprétation.

Si les auteurs évoquent les mouvements de partisans de Bulgarie (jusqu'en 1951), Pologne (1952), Ukraine (1953), ils ne mentionnent pas la Roumanie. C'est dommage et injuste. Car les Roumains se sont battus contre l'occupant soviétique et contre les soviétiques du 23 août 1944 jusqu'à l'automne 53 (ce qui fait tout de même quatorze ans !). De 1944 à décembre 1956, les partisans roumains ont contrôlé des régions entières (Făgăraș, Argeș, Semeinic, Maramures, Vrancea, Babadag) sans secours extérieurs. Des militaires d'abord, puis des « ci-devant bourgeois » ensuite des étudiants, des prêtres, des intellectuels, des ouvriers (nombreux !), des paysans (très, très nombreux). Tragique originalité de ce mouvement ; après avoir combattu les troupes soviétiques et autochtones pendant douze ans sans être vaincus, constatant, en novembre 1956, avec l'écrasement de la Révolution hongroise, ce que valait l'aide occidentale, les partisans roumains se sont enterrés (au propre, dans des cavernes, des caves, des caches creusées dans les jardins), pour se déterrer après l'évacuation des troupes soviétiques (à l'automne 1958) et se rendre. Mais ils ne sont jamais ressortis de prison...

Si le chapitre « Le contentieux religieux » traite de la « conversion » forcées des uniates ukrainiens, pas un mot des roumains. Dommage : le 1er décembre 1948, lorsque les communistes ont interdit l'Eglise catholique unie de Roumanie, elle

comptait 1 573 000 fidèles (sur une population de quinze millions d'âmes), 2498 églises, 1733 prêtres, un évêché, 5 diocèses, 3 académies théologiques. Le lendemain, elle n'avait plus rien : on avait brûlé les bibliothèques, arrêté 1400 prêtres et quelque 5000 fidèles, dont 200 au moins ont été assassinés en prison (sans compter ceux qui y sont morts de maladie, de faim, d'épuisement).

Cette « vieille » information a repris de l'actualité, le 6 janvier 1982, Jean-Paul II, à la différence de ses prédécesseurs, a parlé du martyre de l'Eglise catholique unie de Roumanie. Les flics en soutane de Bucarest (le Patriarche et ses acolytes) ont aussitôt adressé au Pape une « protestation » et simultanément, un télégramme à Ceausescu : « Nous vous assurons du profond respect, de l'inébranlable affection et de l'adhésion totale des fidèles roumains en ces moments de troubles provoqués par les milieux néofascistes ». Sans commentaires.

## LES ROUMAINS ET LA RÉVOLUTION HONGROISE

Citant l'*Observer*, les auteurs notent que les Soviétiques ont désarmé l'armée roumaine pendant la Révolution hongroise. C'est exact et j'ajoute que le 1er novembre 1956, une unité blindée de Toprávár (Dobroudja) s'est mutinée et a marché sur Bucarest. Malheureusement, il n'y avait pas encore de pont sur le Danube, dont le passage s'effectuait par bac. Trente-deux officiers furent exécutés et les autres condamnés à perpétuité.

Une autre unité blindée, cantonnée à Apathida (Transylvanie) marcha le 5 novembre sur Gherla (une terrible prison) pour en libérer les détenus politiques. Elle se heurta à l'elod aux chars soviétiques, qui l'anéantirent. Enfin un groupe important d'élèves de l'Académie militaire de Bucarest se constitua en « Etat-major de la Révolution » en vue de se mettre à la disposition des formations de combat.

Toujours à propos de la Révolution hongroise : Imre Nagy, Maléter et les autres « meneurs » furent déportés par les Soviétiques en Roumanie (à Timisul de Jos, Brasov) et « rapatriés » uniquement pour être exécutés. Par ailleurs, l'AVH (ou AVO), sinistre police politique hongroise, sérieusement décimée pendant la Révolution, reçut du « sang frais » de Roumanie : quelque deux mille cinq cents membres de la *Securitate* roumaine, tous Hongrois de Transylvanie. Bien que modestes (mais cruellement réprimés), les manifestations étudiantes de Roumanie réussirent à imposer une revendication : la suppression des livraisons agricoles obligatoires (janvier 1957). Quant à une autre revendication - l'évacuation des troupes soviétiques - nous n'osons croire que nous en fûmes à l'origine, quoiqu'elle se produisit en 1958.

Une surprise des plus agréables : enfin, les postes américains Radio Free Europe et Radio Liberty ne sont plus considérés par les Européens de l'Ouest comme des « officines de la CIA ». En ce qui concerne les services roumains de Radio Free Europe, il est bon de préciser qu'ils sont considérés comme tellement dangereux à Bucarest qu'un de leurs journalistes, Cornel Chiriac, a été assassiné, qu'un autre, Emil Georgescu, a miraculeusement eu la vie sauve malgré vingt-six coups de couteau, qu'une troisième, Monica Lovinescu, a également été victime d'un attentat, que trois collaborateurs occasionnels du poste ont reçu des engins explosifs.

Domage, par ailleurs, que les auteurs n'évoquent pas le vif écho provoqué en Roumanie par l'invasion de la Tchécoslovaquie. Car, en août 1968, Ceausescu a confisqué le sentiment national des Roumains au profit du parti.

Mais ces quelques compléments d'information, ces quelques corrections n'entament en rien l'exceptionnelle valeur du livre. Et si je devais adresser un reproche aux auteurs, je n'en ferais qu'un : ils n'ont considéré comme « dissidents » professionnels. Leur souci d'objectivité les a privés des informations contenues dans la littérature de ceux qui sont aussi, d'abord, des écrivains. Et naturellement, en tant que Roumain, je pense en l'occurrence à la Roumanie, et notamment à sa littérature de témoignage.

Paul GOMA

« Histoire de la dissidence » s/l *Opérations et Révoltes en URSS et dans les démocraties populaires de la mort de Staline à nos jours*. Jean Chiama et Jean-François Soulet, Edition du Seuil.